

L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES ET LA LINGUISTIQUE HONGROISE

Le 3 novembre 1825, la *Magyar Tudós Társaság* (Société Savante Hongroise) — pour laquelle l'ardent Miklós Révai avait si longtemps lutté en en propageant l'idée dans ses lettres et ses articles, en échangeant une correspondance avec les écrivains de sa génération, en voyageant de tout côté pour chercher des protecteurs et des donateurs, en adressant des requêtes aux autorités et en sollicitant personnellement le haut appui du souverain. — entra dans la phase de la réalisation.

La régularisation et le développement de la langue hongroise : c'était là ce que Révai avait le plus à cœur et ce qui aurait été aussi la tâche essentielle de sa société savante. Dans ces aspirations il n'était pas isolé : elles étaient dans l'esprit du temps, elles se transmirent aussi à la génération suivante. A cette mémorable séance du 3 novembre, bien des voix enthousiastes s'élevèrent, proclamant qu'il fallait non seulement répandre la langue hongroise, c'est-à-dire l'aider à rentrer dans ses droits, mais aussi la cultiver, et le comte Etienne SZÉCHENYI consacra lui-même le don magnifique qu'il faisait à la nation à la fondation d'un institut « qui développe la langue hongroise et contribue ainsi à faire de bons Hongrois de tous nos concitoyens. » La loi XI de l'année 1827 parle aussi de la fondation d'une société savante ou académie hongroise pour le perfectionnement de la langue nationale et déclare dans son introduction que la Diète ne se propose pas seulement « de répandre la langue nationale, mais en même temps de la rendre propre à tous genres de sciences et de métiers. »

Ainsi donc, cultiver la langue hongroise, c'est-à-dire la régler et la développer, était la première tâche que les vœux de l'opinion publique assignaient à la *Magyar Tudós Társaság*. Il était dit dans le projet de la fondation que « la *Magyar Tudós Társaság* a uniquement pour but de contribuer à ce que les sciences et les beaux-arts soient cultivés dans la langue nationale et que cette langue à son tour gagne en beauté, en majesté et en richesse.

Elle comptait six « sections scientifiques » dont la première était celle de linguistique, mais les autres sections collaboraient aussi à la culture de la langue.

Les besoins les plus urgents étaient : la fixation des règles orthographiques, la rédaction d'une grammaire qui réglât la langue littéraire et enfin la publication d'un grand dictionnaire. Quant aux deux premiers points, il fallait choisir entre les principes des deux grands adversaires, RÉVAI et VERSEGHY, et ce fut pour RÉVAI que la *Société Savante Hongroise* se décida sans hésiter. En 1831, elle établit les règles de l'orthographe. La grammaire destinée à régler la langue parut d'abord en 1834, sous le titre de *A magyar nyelv rendszere* (Le système de la langue hongroise), puis en 1847, dans une édition corrigée et augmentée. Les travaux préparatoires du *Nagy Szótár* (Grand Dictionnaire) furent entrepris dès le début. Les membres des six sections furent invités à chercher dans les livres, tant anciens que modernes, les termes techniques se rapportant à leur science et à les communiquer dans l'ordre alphabétique ; et en outre à recueillir — si l'occasion s'en présentait — les mots dialectaux et les termes de métier, usités par les artisans. Tous les membres ordinaires et correspondants et aussi quelques membres honoraires entreprirent la première de ces besognes, et se partagèrent le dépouillement de 782 ouvrages.

Parmi les dictionnaires techniques, trois ont paru : les dictionnaires mathématique et philosophique en 1834 et le dictionnaire de jurisprudence en 1843. Beaucoup recueillirent des mots de patois et aussi des mots désuets. Quand on eut ainsi rassemblé un grand nombre de ces mots, l'assemblée générale de 1834 en décida la publication sous la forme d'un dictionnaire pour que « les écrivains et en géné-

ral tous les Hongrois pussent les retrouver réunis, afin d'en faire leur profit ou à tout le moins de les connaître, en attendant qu'ils parussent dans le Dictionnaire », et aussi pour que, « au lieu des nouveaux mots hongrois formés contrairement aux lois de la langue, on y choisît, pour les faire entrer dans la circulation, des mots mieux appropriés. » Enfin le *Magyar Tájszótár* (Dictionnaire des dialectes hongrois), parut en 1838, à peu près sur quatre cents pages in-8. Dans ce livre, la Société Savante s'était contentée de rassembler des matériaux et déclarait elle-même qu'il ne fallait pas y chercher autre chose, mais à ce titre même il resta pendant longtemps une source indispensable aux linguistes hongrois.

En ouvrant ses premiers concours linguistiques, la Société Savante désirait encore servir la cause de la langue. Les résultats de ces concours furent les *Nyelvtudományi Pályamunkák* (Travaux de concours linguistiques), parus en quatre volumes, où étaient rassemblés les suffixes et les terminaisons (1834), les racines (1838), les règles du style et de l'éloquence (1846).

Miklós RÉVAI avait fait du vieux langage, de la « veneranda antiquitas », le régulateur de la langue littéraire. Aussi jugeait-il nécessaire la publication des anciens monuments linguistiques, accompagnés d'explications appropriées. Il en ouvrit la série par le *Halotti Beszéd* (Oraison funèbre, du XIII^e s.) et comptait la continuer par le *Bécsi Kódex* (du XV^e s.), mais la mort le prévint. KAZINCZY avait entrepris un travail de ce genre, mais il n'en parut également que le premier volume ; le second, qui devait comprendre le *Debreceni Kódex*, resta manuscrit. Mais ces travaux furent poursuivis par la Société Savante Hongroise. L'assemblée générale de 1834 décida qu'elle éditerait un recueil des *Régi magyar nyelvemlékek* (Anciens monuments de la langue hongroise), et le premier volume, un imposant in-4, parut en 1838 ; il contenait le *Halotti Beszéd* et le *Bécsi Kódex*, pourvus tous deux d'une introduction étendue et d'explications philologiques. Il parut ensuite deux volumes entiers et un incomplet (1840, 1842, 1846) contenant, outre trois codex importants, de vieux écrits hongrois se rapportant à divers sujets.

La publication du recueil était dirigée par Gábor DÖBRENTEZ et fut continuée par Ferenc TOLDY.

Jusqu'en 1848, ce recueil des monuments de la langue fut peut-être l'édition scientifique la plus précieuse de la Société Savante de Hongrie, et jusqu'à nos jours elle est restée pour la philologie hongroise une source des plus précieuses. La Société Savante élaborait en 1839 ses instructions concernant la rédaction du grand dictionnaire hongrois, et après qu'elles eurent paru, l'année suivante, sous le titre de : *A nagy magyar szótár belső elrendelésének terve* (projet relatif à la composition du grand dictionnaire hongrois), les membres des six sections se mirent à l'œuvre. Mais cette division du travail s'étant avérée peu pratique, la Société, qui dès les années 1840 portait déjà le nom de *Magyar Tudományos Akadémia* (Académie Hongroise des Sciences), décida en 1844 de confier la rédaction du dictionnaire à deux spécialistes dont l'un serait le rédacteur et l'autre le « réviseur » chargé du contrôle. Elle choisit pour le premier de ces rôles l'abbé Gergely CZUCZOR et pour le second János FOGARASI. En même temps, l'Assemblée Générale de 1844 décida que cet ouvrage serait purement explicatif, donnerait simplement le sens des mots, et ne serait donc qu'une partie du Grand Dictionnaire projeté, lequel traiterait aussi l'histoire, l'analyse et l'étymologie des mots. Mais les deux savants désignés par l'Académie dépassèrent leurs instructions et s'engagèrent aussi dans l'analyse des mots et leur comparaison avec d'autres langues, ce qu'ils annoncèrent en 1847 à la section linguistique. Après lecture des spécimens soumis à son approbation, celle-ci « heureuse du zèle louable déployé par ses rédacteurs », résolut de le signaler à l'Assemblée Générale.

C'est ainsi que naquit *A magyar nyelv szótára* (Dictionnaire de la langue hongroise) que le grand public connaît sous le nom de *Nagy Szótár* (Grand Dictionnaire). Le manuscrit de cet ouvrage, composé de six forts volumes et contenant environ cent onze mille articles, fut achevé vers le milieu de l'année 1861, et l'impression en dura de 1861 à 1874. Il est regrettable que les critiques de cet ouvrage ne se soient attachés qu'aux côtés faibles et qu'ils aient négligé de reconnaître le mérite de la partie purement explicative.

Dans les années 1840, l'Académie Hongroise servit encore la cause de la philologie comparée. Un jeune Hongrois, doué d'un beau talent et d'une volonté forte, avait, au hasard de ses voyages, été conduit dans la capitale de la Suède où il fit la connaissance de quelques Finnois. Un jour la conversation tomba sur la parenté des langues finnoises et hongroises et notre Hongrois tint à se faire une conviction personnelle. Il se mit à feuilleter SAJNOVICS, GYARMATHI et tout à coup il découvrit sa vocation. Il résolut de ne prendre aucun repos avant de pouvoir donner la réponse — affirmative ou négative — mais décisive, à la question controversée de la parenté linguistique finno-ougrienne. Ce jeune homme était Antal REGULY. A peine sa résolution mûrie, il se mit en route. Quatre années durant, avec un zèle infatigable, il se livra — d'abord en Finlande, puis à Saint-Pétersbourg — à ses études et à ses recherches, après quoi il s'appréta à son voyage dans l'Oural.

L'Académie Hongroise, ayant eu connaissance de ce projet, incontinent le chargea d'une mission et lui accorda un modeste appui matériel. A se considérer comme le mandataire de la science hongroise, l'ambition de cet enthousiaste jeune homme ne fit que s'accroître encore. Il envoya à l'Académie un rapport détaillé sur ses travaux antérieurs et projets pour l'avenir. Ce rapport fut soumis à une commission qui exprima son approbation de la manière la plus éclatante et proposa au conseil de direction de prendre entièrement à sa charge les frais de voyage de REGULY. La chose était impossible, l'Académie ne disposant que d'un budget fort modeste, mais à l'Assemblée générale de 1842 le comte Etienne SZÉCHENYI embrassa chaleureusement la cause de Reguly, pour lequel il obtint du conseil de direction une subvention de mille florins à titre de frais de voyage. Reguly dut aussi à l'intervention de l'Académie un subside équivalent qui lui fut alloué par le roi. Reguly, à qui des savants russes prêtèrent aussi leur aide, put réaliser son projet et atteindre le but qu'il se proposait en quittant Stockholm : il put se convaincre que la langue hongroise est sans aucun doute possible une langue finno-ougrienne. Il recueillit dans la région de l'Oural et de la Volga des matériaux abondants,

entre autres au sujet de deux langues parentes à peine connues jusqu'alors. Dès que le résultat de ses recherches devint accessible aux milieux savants, l'influence en fut décisive sur la direction que prit dorénavant la linguistique hongroise comparée, et bien des études, d'une portée considérable, qui ont paru plus tard, ont leur point de départ dans les matériaux recueillis par REGULY.

*
* *

Vers le milieu du xix^e siècle, une forte impulsion fut donnée à la linguistique hongroise par Pál HUNFALVY, une des plus hautes figures du monde scientifique hongrois. C'est à lui et à quelques-uns de ses collègues de l'Académie que le périodique *Uj Magyar Muzeum* (Nouveau Musée Hongrois) a dû son existence. Au début de l'année 1851 il donna lecture à l'Académie de son essai intitulé : *Nyelvészeti nagy tennivalóink s a finn népek régisége* (Les plus grandes tâches de notre linguistique et de l'antiquité des peuples finnois) ; il y proclamait que c'est le devoir des Hongrois de marcher à la tête et de frayer la voie aux savants étrangers sur le terrain de la linguistique ouralo-altaïque : c'est là pour les Hongrois une occasion unique de se rendre nécessaires à la science européenne. Il fonda en 1856 sous le titre de *Magyar Nyelvészet* (Linguistique hongroise) un périodique dont, avec l'appui de l'Académie, il assura la publication pendant six années. C'était une revue de linguistique générale ; on y traitait de généralités, de questions de méthode ; on y lisait des articles sur des langues indo-européennes ou sémitiques, cependant c'était à la linguistique comparée ainsi qu'à des questions de linguistique hongroise qu'elle se consacrait de préférence. HUNFALVY était un homme aux convictions profondes, prêt à défendre jusqu'au bout ce qu'il jugeait être la vérité. Qu'un comparatiste raisonnable ne puisse chercher ailleurs que parmi les langues ouralo-altaïques les langues parentes à la hongroise, c'est ce qui pour lui ne fit jamais l'objet d'un doute, aussi livra-t-il des combats acharnés aux partisans de la parenté « distinguée » avec les idiomes sémitiques ou indo-européens, de même qu'à ceux qui cherchaient plutôt la « distinction » du hon-

grois dans une prétendue « originalité », dans l'absence de toute parenté avec les autres langues.

Au commencement de l'année 1856, l'Académie institua la *Commission permanente de linguistique* qui dès 1861 demanda à l'Assemblée de lui donner les moyens d'éditer une revue de linguistique : les *Nyelvtudományi Közlemények* (Contributions linguistiques), ce qui lui fut accordé. Alors HUNFALVY cessa la publication de son propre périodique pour devenir, en sa qualité de rapporteur de la commission, le rédacteur de la nouvelle revue, académique celle-là. Dès lors la Commission linguistique fut pour tous les linguistes hongrois le centre sur lequel ils réglèrent leur activité.

Hunfalvy rédigea — et dans le même esprit que son premier périodique — quatorze tomes des *Nyelvtudományi Közlemények*. Des travaux sur la linguistique ouralo-altaïque et spécialement hongroise y tenaient le plus de place, mais sans exclure les études sur des questions linguistiques indo-européennes ou sémitiques, ou bien encore mythologiques ou ethnologiques. HUNFALVY lui-même y donna entre trois études très étendues : la Grammaire des langues lapennes ; un Traité de la langue vogoule du Konda ; un Traité de la langue ostiaque du Nord, chacun de ces deux traités (grammaire, texte et vocabulaire) remplissant un fort volume. A l'époque où Hunfalvy était rapporteur de la Commission parut aussi le *Corpus grammaticorum linguae Hungaricae veterum* (1866) rédigé par Ferenc TOLDY.

Dès la fin des années 1850, un jeune savant allemand, Joseph BUDENZ, élève de Benfey, se fit le collaborateur de Pál Hunfalvy. Ce jeune docteur de Göttingen se consacrait à des études de linguistique gréco-latine et de philologie indo-européenne comparée et il était en voie de devenir, sur le terrain de la philologie classique ou de la linguistique, l'une de ces personnalités éminentes que se disputaient à l'envi les universités allemandes. La connaissance fortuite qu'il fit de la langue hongroise et ensuite la lecture des travaux ouralo-altaïques de Schott et de Boller le détournèrent de sa voie primitive. Le comparatiste indo-européen subit l'attraction de tout ce que les langues ouralo-altaïques renfermaient pour lui de neuf et de surprenant. L'envie lui

vint de se plonger dans l'étude de cette *terra incognita*. Outre le hongrois il se mit à étudier le turc. Si BUDENZ consacra entièrement son grand talent, son savoir et sa puissance de travail à des recherches relatives aux langues ouralo-altaïques, c'est à Hunfalvy que nous le devons. C'est lui qui lui fournit le moyen de venir en Hongrie, d'y devenir et rester un savant hongrois.

BUDENZ était le premier représentant de la grammaire comparée des langues finno-ougriennes qui ne fût pas un autodidacte. Il appliqua à ses nouvelles études les méthodes de la linguistique indo-européenne qu'il avait apprises de Benfey et de ses autres maîtres de Göttingen : c'était là justement le collaborateur que rêvait Hunfalvy.

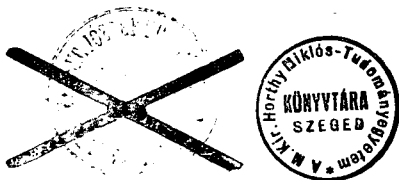
A l'époque où Budenz s'établit en Hongrie, la grammaire comparée des langues ouralo-altaïques en était encore à la période des tâtonnements. Que la langue hongroise appartint au groupe des langues ouralo-altaïques, c'était pour les savants sérieux un point hors de doute, mais Hunfalvy comme Budenz hésitaient sur la nature de ses rapports avec les deux familles de ce groupe, la finno-ougrienne et la turque. Les linguistes étrangers tenaient pour incontestable le caractère finno-ougrien de la langue hongroise. La présence dans le vocabulaire hongrois d'un assez grand nombre d'éléments concordant avec les langues turques venait fausser toutes les théories et l'idée — apparue cependant depuis longtemps déjà — ne vint alors à l'esprit de personne que les concordances entre les vocabulaires hongrois et turcs pussent s'expliquer autrement que par une origine commune. En outre, la matière dont disposait la grammaire comparée ouralo-altaïque était encore très pauvre ; on ne connaissait pas assez les langues turques, et les langues finno-ougriennes encore moins. C'étaient justement les plus proches parents du hongrois qui étaient les moins connus ; quant à l'ostiak, les savants n'avaient à leur disposition qu'une grammaire imparfaite de deux dialectes, et pour le vogouk quelques centaines de mots, rien de plus¹.

1. Le *Pater* noté par Wilsen suivant l'orthographe hollandaise, entre 1690 et 1700, ne saurait entrer ici en considération, car les mots vogoules y sont à ce point déformés que c'est à peine si quelques-uns sont encore reconnaissables.

Les notes laissées par REGULY contribuèrent à élucider d'une manière définitive la nature des rapports du hongrois avec la famille finno-ougrienne et turque. Le héros et martyr de la science sacrifia au but qu'il s'était assigné sa belle jeunesse, sa santé et sa puissance intellectuelle. De retour dans son pays, il n'était plus que l'ombre de lui-même; les grands projets qu'il roulait toujours dans son esprit le tourmentaient comme autant de démons, car dès qu'il se mettait à la besogne il sentait que ses forces l'avaient trahi pour toujours. Ces matériaux rassemblés au prix de tant de fatigues, de sacrifices, de privations, il était incapable d'en tirer parti, ne fût-ce qu'en les publiant. A sa mort, survenue en 1858, ses manuscrits devinrent la propriété de l'Académie. HUNFALVY se chargea de débrouiller et remanier les matériaux recueillis dans la région de l'Oural et laissa à Budenz ceux que Reguly avait rassemblés dans la région du Volga.

C'est des matériaux recueillis par Reguly parmi les Vogoules qu'est tiré le volumineux ouvrage de Hunfalvy paru en 1864 : *A vogul föld és nép* (La terre et le peuple vogoules), formant le premier (et unique) volume d'une collection intitulée *Reguly Antal hagyományai* (Œuvres posthumes d'Antal Reguly). Ceux des textes rassemblés par Reguly que Hunfalvy parvint, à grand'peine, à déchiffrer (une petite partie seulement était accompagnée d'une traduction juxtalinéaire) modifièrent profondément les idées qu'il avait professées jusqu'alors sur la place occupée par le hongrois dans les divers groupes linguistiques. Il opinait désormais que cette langue appartient au *groupe ougrien* de la famille linguistique finno-ougrienne, rompue en deux tronçons et que ses plus proches parents sont : le *vogoule* et l'*ostiak*. Le groupe ougrien occupe, d'après lui, le milieu entre les groupes finnois et turc, mais la langue hongroise est plus proche des langues finnoises que des turques. Parmi les éléments turcs de notre vocabulaire il y en a toute une série que l'on *peut*, qu'il *faut* peut-être même considérer comme empruntés au turc, et non comme un bien ancestral commun. C'est là un grand progrès sur les théories professées auparavant.

C'est en s'appuyant sur les données recueillies par



Reguly dans la région du Volga, et en utilisant les travaux antérieurs que BUDENZ écrivit ses traités sur le tchouvache, le tchérimisse et le mordve, publiés dans les *Nyelvtudományi Közlemények* (et partiellement aussi en éditions séparées). Ils consistent en grammaires, dictionnaires, et reproductions de textes.

La matière publiée par Hunfalvy ainsi que ses propres études convainquirent pleinement Budenz que le hongrois appartient à la famille finno-ougrienne, et cette conviction donna une direction déterminée à ses recherches ultérieures. Les éléments qu'il avait tenus autrefois pour la preuve de la parenté linguistique hungaro-turque, il les voyait désormais sous un tout autre jour et plus tard (1871) il élucida définitivement, dans ses grands traits, la question des rapports des langues hongroise et turque. C'est en s'appuyant sur ses travaux que l'on affirme encore aujourd'hui la possibilité d'une parenté primitive entre les familles linguistiques finno-ougrienne d'un côté et turco-tartare de l'autre, en ce sens que toutes deux dériveraient d'une souche unique dite *ouralo-altaïque*. Cependant on ne saurait parler d'une parenté linguistique hungaro-turque distincte : les éléments turcs du vocabulaire hongrois ont passé dans la langue hongroise par voie d'emprunt, les plus anciens venant du vieux-tchouvache.

L'immense activité scientifique déployée par BUDENZ se déroula pour la plus grande part dans le cadre de l'Académie Hongroise. Il fut le collaborateur le plus fécond des *Nyelvtudományi Közlemények*, d'abord aux côtés de Hunfalvy, plus tard en qualité de directeur, et dès qu'il eut pris la direction de cette revue il la consacra exclusivement aux langues ouralo-altaïques. Grâce à son étonnante puissance de travail, il pouvait embrasser chacune des branches du tronc ouralo-altaïque, mais il sut se discipliner et vouer le meilleur de ses forces à la branche la plus importante : la finno-ougrienne. Ainsi il donna ses deux ouvrages fondamentaux : le *Magyar-ugor*¹ *összehasonlító szótár* (Dictionnaire comparé hongrois — finno-ougrien, 1873-1881) et *Az*

1. *Ugor* est mis ici pour *finnugor*.

ugor nyelvek összehasonlító alaktana (Morphologie comparée des langues finno-ougriennes, 1884-1894).

Dans ces deux ouvrages, pour la première fois étaient démontrés d'une manière précise et méthodique la parenté des langues finno-ougriennes et le caractère finno-ougrien du hongrois.

Mais la parenté linguistique turco-hongroise devait être une fois encore à l'ordre du jour de l'Académie Hongroise. En 1882 parut l'ouvrage intitulé *A magyarok eredete* (L'origine des Hongrois), d'Armin VÁMBÉRY. Dans ce volumineux ouvrage l'auteur s'efforçait de prouver que la langue hongroise n'appartient pas au groupe finno-ougrien et que Hongrois et Turcs sont parents de langue et de race. Le livre fit sensation non seulement dans les milieux savants, mais encore et surtout dans le grand public. Il provoqua de vives disputes qui se prolongèrent pendant plusieurs années et auxquelles prirent part Hunfalvy, Budenz, Vámbéry, Ferdinand Barna et en dehors de l'Académie quelques linguistes de la jeune génération. Ce fut la théorie de la parenté finno-ougrienne qui en sortit victorieuse. En 1895 VÁMBÉRY lui-même reconnut sa défaite, il écrivait en effet : « Pour le chercheur non prévenu il ne peut plus faire aucun doute que dans ses fondements l'édifice de la langue hongroise soit ougrien » (recte : finno-ougrien) ¹. La parenté linguistique magyaro-turque était abandonnée pour toujours.

Fidèle à ses vieilles traditions, l'Académie prêta de nouveau son appui à la culture de la langue dès qu'elle jugea son intervention nécessaire. Les monstruositées créées par certains néologistes avaient soulevé des protestations jusque dans le camp des novateurs. On entendait répéter aussi, de plus en plus, dans les milieux académiques, qu'il fallait opposer une digue à ce flot de créations hybrides et mettre fin à cette invasion d'expressions étrangères transplantées dans la langue hongroise par méprise ou de parti pris. Vers 1865, l'Académie offrit un prix au meilleur ouvrage contenant la critique des expressions étrangères et incorrectes

1. *A magyarság keletkezése és gyarapodása* (L'origine et l'expansion des Hongrois), p. 94.

mises à la mode depuis la rénovation de la langue et traçant les règles d'une rénovation rationnelle. Après que ce concours eut été renouvelé à plusieurs reprises sans résultats satisfaisants, le prix fut décerné en 1872 à l'ouvrage d'Emile PONORI-THEWREWK : *A helyes magyarság elvei* (Les principes du bon parler hongrois), tandis que Sándor IMRE obtenait une mention honorable avec *A magyar nyelvújítás óta divatba jött idegen és hibás szólások bírálata* (Critique des expressions étrangères et incorrectes mise à la mode depuis la rénovation de la langue). Ces deux ouvrages parurent l'année suivante.

En 1871, la Commission linguistique obtint de l'Académie Hongroise, sur sa demande, les fonds nécessaires à la publication d'un périodique intitulé *Magyar Nyelvőr* (Le gardien de la langue hongroise). Cette revue, dont le titre exprimait clairement la destination, parut dès le début de l'année suivante, et bénéficia pendant une trentaine d'années des subsides réguliers de l'Académie. Pour rédiger cette revue, la Commission linguistique avait choisi Gábor SZARVAS dont deux études, précédemment publiées sur les barbarismes en langue hongroise, justifiaient ce choix. G. SZARVAS était une individualité des plus caractérisées ; il parlait une langue nerveuse et succulente et maniait la plume en maître. C'était un adversaire redoutable pour les partisans de la rénovation linguistique : tremblant pour leurs innovations, ils voyaient en lui un outrancier qui voulait extirper tous les néologismes, qui voulait appauvrir et « empaysanner » la langue littéraire. La lutte s'engagea contre le *Nyelvőr*, dans la littérature et à l'Académie. Ferenc Toldy, János Fogarasi, Móric Ballagi, Sámuel Brassai, Sándor Imre attaquaient violemment les jeunes « *ósdia*k » (vétustes), ainsi qu'ils appelaient par dérision les orthologues, mais G. Szarvas et ses compagnons repoussèrent victorieusement toutes les attaques. La lutte des néologistes et des orthologues se renouvelait constamment dans la littérature et maintenait éveillé l'intérêt du public pour le bon parler hongrois. Le *Nyelvőr* avait beaucoup de lecteurs, son influence fut immense non seulement sur la langue littéraire, mais encore sur la langue de la science et de la presse.

Mais la phalange du *Nyelvőr* ne se contentait pas d'élaguer les « rejets bâtards », d'extirper les « sauvages étrangers » du néologisme, ni d'enseigner à parler le bon hongrois. Elle ne pouvait invoquer simplement l'« instinct de la langue » dont tant de fois, et avec tant d'ironie, elle avait fait resplendir l'omniscience et la toute-puissance aux yeux des néologistes. Elle avait aussi besoin de la science linguistique : il lui fallait une connaissance approfondie de la langue ancienne et de la langue populaire.

Le *Nyelvőr* cultiva diligemment toutes les branches de la linguistique hongroise ; c'est aux écrivains de ce groupe que cette science a dû son grand développement.

Ce que Joseph Budenz était pour Pál Hunfalvy, Zsigmond SIMONYI le fut pour Gábor Szarvas. A partir de la fondation du *Nyelvőr*, et durant une cinquantaine d'années environ, il ne parut peut-être pas un seul numéro de cette revue où l'on ne retrouve le nom de SIMONYI au bas d'une ou plusieurs communications de plus ou moins grande étendue. Après la mort de Gábor Szarvas son nom remplaça d'ailleurs celui de ce dernier sur la couverture de la revue. La syntaxe est par excellence le domaine dans lequel nous lui devons le plus. Parmi ses ouvrages les plus importants nous citerons le premier (et unique) volume de sa grammaire hongroise systématique (*Tüzetes magyar nyelvtan*, 1895) écrite en collaboration avec M. Joseph BALASSA. Dans l'édition de l'Académie parurent les deux volumes d'un ouvrage intitulé : *A magyar nyelv* (La langue hongroise, 1889), livre de vulgarisation destiné au public lettré et écrit sous une forme très attrayante.¹ Avec Gábor SZARVAS il rédigea le *Magyar Nyelvtörténeli Szótár* (Dictionnaire historique de la langue hongroise) dont la publication commença en 1888 et fut achevée en 1893. Les trois volumes de cette œuvre monumentale, recueil du vocabulaire littéraire d'avant la réforme de la langue, eurent sur la linguistique une influence fécondante.

Le *Magyar Nyelvtörténeli Szótár* ouvrit la série des dictionnaires scientifiques publiés par l'Académie. Il fut suivi

1. Une traduction allemande a paru en 1907 : *Die ungarische Sprache. Geschichte und Charakteristik*. Strassburg, Trübner. Gr. in-8°, VIII, 443 p.

du nouveau *Magyar Tájszótár* (Dictionnaire des dialectes hongrois), deux gros volumes in-4 (1893-1901), dont le rédacteur, Joseph SZINNYEI, dépouillait avec critique les recueils et publications de formes dialectales ainsi que les recueils de poésies populaires, sans parler d'une foule de manuscrits.

Un supplément au *Magyar Nyelvtörténeli Szótár* est le *Magyar Oklevél-szótár* (Dictionnaire des chartes hongroises, 1902-1906), recueil des mots hongrois qui se rencontrent dans les vieux documents latins et autres pièces d'archives. La plupart furent rassemblés par István SZAMOTA, mais ce fut M. Gyula ZOLNAI qui rédigea le dictionnaire.

En 1904 l'Académie mit au concours le plan d'un dictionnaire étymologique hongrois. L'œuvre primée fut celle de MM. Zoltán GOMBOCZ et János MELICH, que l'Académie chargea en 1906 d'achever le dictionnaire. Au commencement de l'année 1914 parut la première livraison du *Magyar Etymologiai Szótár* (Dictionnaire étymologique hongrois), puis six autres jusqu'au milieu de 1918, en tout soixante-dix feuilles d'imprimerie in-4. La publication, abandonnée en 1918, vient d'être reprise tout récemment : les auteurs viennent de faire publier le huitième fascicule¹ de leur œuvre monumentale ; elle embrasse le vocabulaire hongrois tout entier, et par conséquent, outre les termes de la langue littéraire et de la langue usuelle, les formes dialectales, ainsi que ceux des noms propres qui présentent quelque intérêt linguistique ou historique. Pour peu que ses auteurs réussissent à poursuivre et à achever leur ouvrage en le maintenant au même niveau, ce dictionnaire, rédigé avec un grand sens critique et selon une méthode modèle, comptera au tout premier rang des plus grandioses créations de la science hongroise.

En 1908, l'Académie institua la *Commission permanente du Dictionnaire*. Le président fut Kálmán SZILY, auteur de remarquables études sur l'histoire des mots hongrois, et qui par son impulsion et sa direction, seconda considérablement l'activité de l'Académie sur le terrain de la linguistique.

1. *Csobontos-daru*, 1926. Col. 1121-1280.

Dès l'année suivante, la commission s'occupâ de rassembler la matière du nouveau *Nagy Szótár* (Grand Dictionnaire). Le travail fut dirigé d'abord par le rapporteur de la Commission, M. Gyula ZOLNAI, à qui M. Vilmos TOLNAI succéda plus tard dans ces fonctions. Actuellement le gros du travail est assuré par douze professeurs d'écoles secondaires que, sur la demande de notre Académie, le Ministre de l'Instruction publique a mis à la disposition de la Commission du Dictionnaire ; mais il y a aussi des collaborateurs extérieurs. En 26 années, 3.208 ouvrages ont été dépouillés et le nombre des expressions recueillies dépasse déjà deux millions et demi.

Au cours des vingt ou trente dernières années, l'Académie a édité aussi deux dictionnaires pratiques. L'un est le *Magyarított Szótár* (Dictionnaire du bon magyar, 1900), servant à éviter les mots étrangers inutiles, rédigé par M. Vilmos TOLNAI avec la collaboration de la Commission linguistique. L'autre est le vaste ouvrage de János FRECSKAY, le *Mesterségek szótára* (Dictionnaire des métiers, 1912), avec la description de cinquante branches industrielles : il se proposait de magyariser la langue hybride, moitié hongroise, moitié allemande, des ateliers.

En 1874, sous la direction et le contrôle d'un comité de rédaction composé de trois membres (Joseph BUDENZ, G. SZARVAS et Aaron SZILÁDY) commença la publication du *Nyelvemléktár* (Recueil des monuments linguistiques), qui fut close en 1908. Cette précieuse collection se compose de 15 volumes et embrasse 46 manuscrits ou fragments de manuscrit. La plupart (13) de ces volumes ont été publiés par György VOLF qui les a pourvus d'introductions où les manuscrits sont décrits exactement et leur histoire exposée.

Certains volumes du *Nyelvemléktár*, et précisément ceux qui contiennent les manuscrits les plus importants, se trouvant épuisés, la Commission linguistique de l'Académie décida en 1910 d'éditer un nouveau recueil plus complet, de monuments linguistiques, et en élabora le projet. Il a déjà paru (1916) la première moitié d'un volume où M. Gédon MÉSZÖLY a rendu avec une exactitude paléographique le texte et l'original latin du *Bécsi-Kódex*, la plus ancienne bible hongroise.

L'Académie Hongroise a rendu accessibles au public, dans une imitation aussi fidèle que possible de l'original, trois des imprimés hongrois du XVI^e siècle : la traduction due à Benedek KOMJÁTHY des Epîtres de Saint Paul (le tout premier livre imprimé dont le texte soit purement hongrois, 1883), l'*Énekes Könyv* (livre de cantiques) de Gergely SZEGEDI (1893) et le *Uj Testamentum* (Nouveau Testament) de Gábor PESTHY (1895), tous trois publiés par Aron SZILÁDY.

Les monuments linguistiques récemment découverts : les *Königsbergi Töredék Szalagjai* (Tranches du fragment de Königsberg, 1894), les *Gyulafehérvári Sorok* (Gloses de Gyulafehérvár, 1898) et le *Ómagyar Mária-siralom* (Complainte de Notre-Dame, 1923) ont été présentés à l'Académie Hongroise.

« Parmi les anciens monuments du vocabulaire hongrois, l'Académie a publié les Gloses de Beszterce (1892), de Schlágl (1894), de Murmellius (1896), les fragments de divers vocabulaires (Gyöngyös, Brassó, Szikszai Fabricius Balázs, Calepinus). Ces recueils de mots, plus ou moins considérables, ont fourni une matière importante et contribué ainsi à accroître nos connaissances de l'ancienne langue hongroise. Pour compléter ces éditions M. János MELICH écrivit une histoire de la lexicographie hongroise (1907) embrassant les anciennes gloses jusqu'au *Dictionnaire* de François PÁRIZ-PÁPAI.

Le *Magyar Leveles Tár* (Epistolaire hongrois, 1861, 1879), le *Régi Magyar Költők Tára* (Recueil des anciens poètes hongrois, 1877-1921) et *A budai basák magyarnyelvü levelezése* (La correspondance en langue hongroise des pachas de Bude, 1915) ne sont pas des publications éditées en vue de la linguistique, mais elles n'en sont pas moins pour les linguistes hongrois de très précieux recueils de matériaux, particulièrement les volumes dans lesquels le texte n'est pas transcrit suivant la version de l'éditeur, mais reproduit à la lettre d'après l'original.

Sous le titre de *Nyelvemlékeink a könyvnyomtatás koráig* (Nos monuments linguistiques jusqu'à l'âge de l'imprimerie) M. Gyula ZOLNAI donna en 1894 une anthologie des monuments linguistiques où l'on trouve, outre un exposé et des

fac-simile tout à fait fidèles, des explications linguistiques et historiques.

Au centenaire de la mort du grand RÉVAI, le pionnier de la linguistique hongroise, l'Académie Hongroise voulut faire acte de piété en éditant le troisième volume de *Elaboratio grammatica Hungarica*, dont le manuscrit nous est restés pour la plus grande partie, conservé à la Bibliothèque du Musée National Hongrois.

Les études de Hunfalvy et de Budenz dans la revue *Magyar Nyelvészet* avaient ouvert la série des études linguistiques hongroises. A mesure que s'accroissait la matière accessible aux chercheurs, l'activité devenait plus vive. La thèse soutenue en Allemagne par l'école dite des *Junggrammatiker*, selon laquelle les lois phonétiques ne souffrent pas d'exceptions, entraîna aussi les linguistes hongrois à des recherches phonétiques approfondies. Au cours des trente dernières années, on s'est consacré à l'histoire du vocalisme vieux-hongrois. *Hogy hangzott a magyar nyelv az Árpádok korában?* (Comment se prononçait le hongrois au temps des Arpád ?) tel était le titre d'une étude de Joseph SZINNYEI lue à l'Académie en 1895 et dont il est vrai que la conclusion a fini par être abandonnée, mais qui n'en renfermait pas moins une thèse nouvelle dont l'influence féconde se fit sentir dans le progrès de la phonétique hongroise. Trente années durant il se forma autour de la question toute une petite littérature, parmi laquelle il convient de relever les études de MM. János MELICH et Zoltán GOMBOCZ. Aujourd'hui l'histoire des voyelles hongroises dans le proto-hongrois et le vieux-hongrois est presque entièrement élucidée.

Comme nous l'avons vu, l'Académie a, dès le début, considéré que l'une de ses tâches principales est de recueillir des matériaux de la langue populaire, et les résultats se montrèrent dès les premières années.

Des communications sur la langue populaire parurent dans la *Magyar Nyelvészet* et dans les *Nyelvtudományi Közlemények*, mais ce fut surtout le *Magyar Nyelvőr* qui exploita la mine d'or de la langue du peuple. Il communiquait dans chaque numéro des formes dialectales, des dictons, des pro-

verbes, des contes, des légendes, des chansons, des incantations, des superstitions, etc. Il y parut aussi bon nombre d'études sur les dialectes. C'est en utilisant les abondants matériaux publiés là et ailleurs, ainsi que des données recueillies au moyen de questionnaires, que M. Joseph BALASSA écrivit son ouvrage : *A magyar nyelvjárások osztályozása és jellemzése* (La classification des dialectes hongrois et leurs caractéristiques, 1891). Pendant que les dernières livraisons du nouveau *Magyar Tájszótár* (Dictionnaire dialectal) étaient en train de paraître, la Commission linguistique décida (en 1900) de recueillir encore une fois des formes dialectales pour le supplément de ce dictionnaire. A cet effet elle envoya plusieurs jeunes chercheurs passer les mois d'été en diverses régions, et ce travail, poursuivi pendant quelques années, nous valut aussi plusieurs études sur les dialectes.

Mais nos linguistes ne négligèrent pas non plus la question des mots d'emprunt qui ont passé dans la langue hongroise. Les travaux de M. Bernát MUNKÁCSI grossirent la liste, dressée par Budenz, des mots d'origine turque, et ce même auteur publia en 1901 un volumineux ouvrage sur les éléments aryens et caucasiens des langues finno-ougriennes; l'historique de la question y est exposé en guise d'introduction. Les mots d'origine slave ont occupé surtout Oscar ASBÓTH et M. János MELICH; ce dernier a réussi, dans un grand ouvrage intitulé *Szláv jövevényszavaink* (Nos mots d'origine slave, 1903, 1905) à élucider deux importantes questions de l'histoire de la civilisation hongroise au temps des Árpád : la terminologie chrétienne dans la langue hongroise et l'origine de notre écriture en lettres latines. Gábor SZARVAS a découvert l'origine allemande de beaucoup de mots. Nous devons à M. János MELICH un dénombrement aussi complet que possible des mots d'origine allemande de la langue hongroise (1895), et c'est encore lui qui a découvert de quels territoires proviennent les plus anciens (1900); il a démontré aussi, que quelques mots empruntés au vieux-français ont passé dans le hongrois (*Magyar Nyelv*, 1914). La recherche des mots d'origine italienne a occupé surtout M. Sándor KÓRÖSI; les mots d'origine roumaine, rassem-

blés une première fois par Antal EDELSPACHER (1876), ont fait plus tard (1893-94) l'objet d'une nouvelle étude de Joseph SZINNYEI; d'autre part les mots hongrois passés dans les langues étrangères n'ont pas été négligés non plus.

Sur le terrain de la linguistique finno-ougrienne, BUDENZ et ses élèves étaient à l'œuvre dès 1877. La série de leurs travaux fut inaugurée par Zsigmond SIMONYI, avec son étude sur les *modes* dans les langues finno-ougriennes et vingt ans après une troisième génération de linguistes s'était déjà mise à la besogne. L'Académie Hongroise, qui avait autrefois édité deux ouvrages pour encourager l'étude de la langue finnoise (en 1859 parut une grammaire finnoise par István FÁBIÁN et en 1861 une volumineuse chrestomathie finnoise par Pál HUNFALVY), publia en 1884 un dictionnaire finnois-hongrois par Joseph SZINNYEI, qui embrassait le vocabulaire de la langue littéraire d'alors et celui de la poésie populaire. Avec l'appui de l'Académie Hongroise, Ignace HALÁSZ et M. Bernát MUNKÁCSI entreprirent des voyages d'études. Le premier, un des meilleurs ouvriers de la linguistique hongroise, voyagea à trois reprises (1884, 1886, 1891) parmi les Lapons de la Suède et de la Norvège. Le résultat de ses investigations fut des publications de textes, des grammaires, des dictionnaires et des descriptions de dialectes (1885-1901) qui s'ajoutèrent à ses précédentes grammaires (1881, 1883) de la langue laponne. M. Bernát MUNKÁCSI rassembla (1885) au pays des Votiaks des produits de la poésie populaire et la matière d'un dictionnaire et publia plus tard les *Volják népköltészeti hagyományok* (Les traditions de la poésie populaire votiak, 1887) et *A volják nyelv szótára* (Dictionnaire de la langue votiak, 1896), l'un des dictionnaires finno-ougriens les plus complets. Son second voyage d'études eut des résultats plus considérables encore et surtout beaucoup plus précieux pour nous : parti pour la Sibérie au printemps de l'année 1888, il parcourut, au prix de grandes souffrances et de grandes privations, les immenses territoires qu'habitent les Vogoules ; il y recueillit en foule les produits de la poésie populaire et la matière d'un dictionnaire, et déchiffra la partie considérable des textes recueillis par REGULY qui pendant un demi-siècle était

resté comme un trésor enfoui, depuis que Reguly en avait emporté la clef dans la tombe. Le *Vogul Népköltési Gyűjtemény* (Recueil de la poésie populaire vogoule, 1892, 1921) qui, avec les introductions sur la poésie populaire des Vogoules et sur leurs croyances ancestrales et les explications sur les formes linguistiques dont les textes sont accompagnés, remplit plus de deux mille cinq cents pages, constitue de riches archives contenant les productions spirituelles d'un peuple en voie d'extinction ; pour le linguiste comme pour le folkloriste, c'est un ouvrage extrêmement précieux. C'est encore à ses voyages d'études en Sibérie que nous devons le traité de Munkácsi sur la déclinaison et la conjugaison dans les dialectes vogoules (1894). Son recueil de poésie populaire vogoule servit encore à la rédaction de deux *Vogul szójegyzék* (Listes de mots vogoules) déjà parues (celle de MÓRIC SZILASI en 1896 et celle de M. ZOLTÁN TRÓCSÁNYI en 1900), tandis que le grand dictionnaire vogoule de M. MUNKÁCSI est en préparation.

Une bonne part des travaux mentionnés plus haut parurent d'abord dans les *Nyelvtudományi Közlemények* et furent ensuite publiés séparément. De même pour un certain nombre de textes et de données lexicographiques se rapportant à d'autres langues parentes notamment : les échantillons linguistiques de lapon de Kola d'ARVID GENETZ (1874), un court échantillon linguistique livon et un fragment de chant vepse publiés par M. EMILE SETÆLÆ (1889, 1890), les textes tchérémisses d'Urjoum de M. YRJÖ WICHMANN (1908), zyriènes de M. DAVID FOKOS-FUCHS, en 1913, et ostiaks du Nord de M. JOSEPH PÁPAY (1910) ; le dictionnaire tchérémisses de MÓRIC SZILASI, rédigé en collaboration avec ARVID GENETZ (1901), la nomenclature de mots sud-ostiaks dressée par M. BERNÁT MUNKÁCSI en se servant des données recueillies par KÁROLY PÁPAI (1896) et la nomenclature de mots ostiaks de l'Irtych de SÉRAPHIN PATKANOV (1902). Pendant la guerre mondiale, la Commission linguistique encouragea les chercheurs à recueillir parmi les prisonniers de l'armée russe, internés dans les camps de Hongrie, des données linguistiques : bien des échantillons de la poésie populaire ainsi que des matériaux lexicographiques tché-

misses, zyriènes et voltiaks furent rassemblés de cette façon.

Outre les reproductions de textes et les travaux lexicographiques, les *Nyelvtudományi Közlemények* donnèrent un grand nombre d'exposés et d'études sur des questions de phonétique, de morphologie et de syntaxe finno-ougriennes. Nous n'en mentionnerons ici que quelques-unes portant sur toute la linguistique finno-ougrienne ou n'intéressant que la linguistique hongroise proprement dite : M. Emile SETELE y publia un traité de phonétique, le premier chapitre entièrement achevé de sa célèbre théorie sur l'alternance des degrés et qu'il présenta à l'Académie Hongroise (1896). Des tentatives sérieuses et dont les résultats peuvent, en partie, être considérés comme acquis, eurent lieu en vue d'établir quels sons, dans les langues proto-ougriennes et proto-finno-ougriennes, ont donné naissance aux voyelles hongroises ; M. Bernát MUNKÁCSI a traité la première de ces questions (1895), M. Zoltán GOMBOCZ la seconde (1910). D'autre part depuis l'étude d'Ignác HALÁSZ : *A finn-ugor és a szamojéd nyelvcsalád rokonságáról* (De la parenté des familles linguistiques finno-ougrienne et samoyède, 1893-94), on peut considérer cette parenté comme établie.

Au début de l'année 1920, la Commission linguistique de l'Académie Hongroise décida — pour couronner en quelque sorte l'activité qu'elle avait déployée jusqu'alors — de faire écrire un manuel de linguistique hongroise et de linguistique finno-ougrienne. Dix-huit collaborateurs travaillent à la rédaction du *Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve* (Manuel de linguistique hongroise), la moitié du livre est écrite et si la publication n'en est encore qu'à la sixième livraison, les temps difficiles que nous traversons en sont la seule cause. L'ouvrage embrassera, réunis en un système, les résultats certains acquis jusqu'à présent, mais aussi bien des données nouvelles, fournies par les recherches actuellement en cours. Il indiquera les questions qui ne sont pas encore résolues et désignera le but et les voies des travaux ultérieurs. Ainsi, se rejoindront dans ce livre le passé, le présent et l'avenir.